

Littérature étrangère

Numéro 46, décembre 1991, janvier–février 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21683ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1991). Compte rendu de [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (46), 31–45.

LA FÊTE À VENISE

Philippe Sollers
Gallimard, 1991,
239 p.; 27,95 \$

Dans *La fête à Venise*, le dernier roman de Philippe Sollers, c'est à des agapes dignes des «carnavals des cœurs illustres» de Watteau, agapes à la fois sérieuses et bouffonnes, légères et pourtant marquées par une sourde angoisse, que nous sommes aimablement conviés. Dans cet ouvrage où, à une vitesse folle, se télescopent une sombre histoire de trafic d'art, des aphorismes sibyllins («Non fui. Fui. Non sum. Non curo»: Je n'ai pas été, j'ai été, je ne suis pas, je ne m'en soucie pas), des commentaires percutants sur l'art et la littérature (Watteau, bien sûr, mais aussi Cézanne, Monet, Titien, Courbet; et encore Stendhal, Flaubert, Hemingway, etc.) et des considérations décapantes sur notre monde moderne simultanément et paradoxalement livré à la frénésie des fluctuations du capital et à la morale «SPA» (Sentimentale Puritaine Angoissée), Philippe Sollers, en grand ordonnateur de nos fêtes fin de siècle, nous ménage les rencontres les plus imprévues, d'Antoine Watteau, donc, à Andy Warhol (remarquer au passage la similarité des initiales). Le prétexte, comme dans les derniers romans de Sollers, est plutôt mince: un écrivain, Pierre Froissart, alias Sollers bien sûr (celui-ci, comme on sait, ne dédaignant pas l'autopublicité), est mêlé à une affaire de vol d'œuvres d'art, dont une toile de Watteau non homologuée et intitulée, justement, *La fête à Venise*; mais son appartenance à l'énigmatique organisation qui règle les détails de ce vol reste assez confuse et le récit de Froissart s'avère plutôt une réflexion débridée sur l'art et ses rapports au monde moderne.

Bref, Froissart-Sollers pratique «le roman comme encyclopédie et arche de Noé», multipliant les angles d'attaque, les

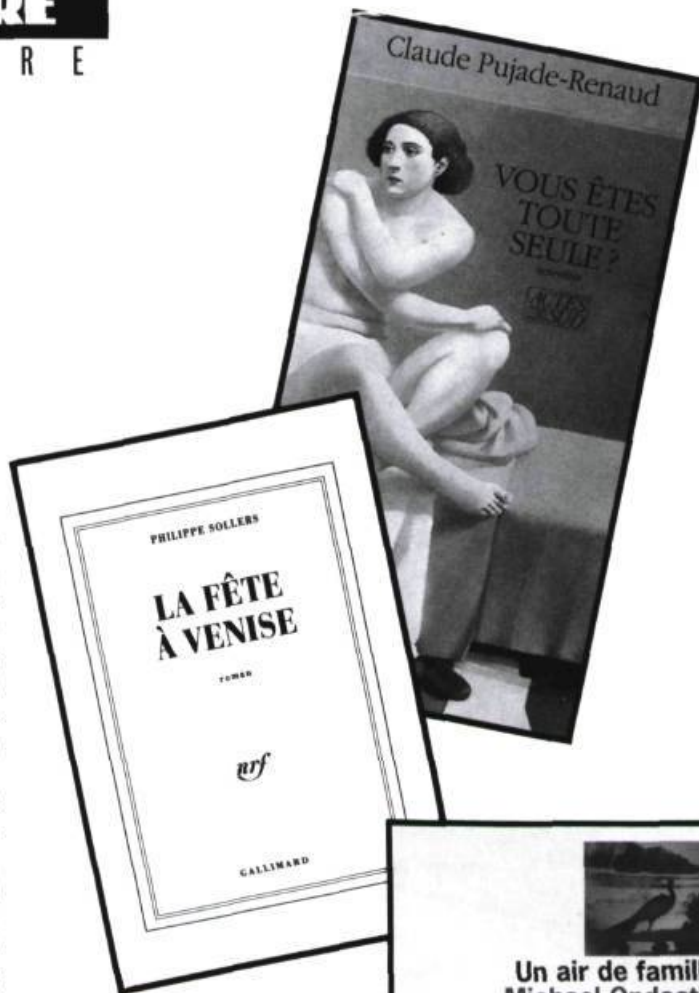
citations, les collages; c'est souvent brillant, toujours ostentatoire et par moments parfaitement stupide. La forme de ce roman me paraît toutefois convenir génialement à son propos: l'extrême acuité des facultés d'observation et de l'intelligence s'y déploie dans un séduisant et inventif maelstrom — qui tourne malheureusement, au terme du récit, à l'opération de relations publiques, Sollers se mettant en scène dans de complaisantes auto-interviews.

Robert Dion

UN AIR DE FAMILLE

Michael Ondaatje
L'Olivier, 1991,
219 p.; 24,95 \$

Avec les années, les histoires de famille se modifient toujours en fonction des individus qui les racontent et des événements qui se déroulent. Certaines sont retenues, d'autres transformées jusqu'à devenir méconnaissables, plusieurs sont tout simplement refoulées. Mais aucune ne disparaît, et toutes produisent des effets de sens sur les voix de la filiation ou de l'adoption des membres du clan. La famille canado-ceylanaise au sein de laquelle nous introduit (le titre



original le dit, *Running in...*) Michael Ondaatje n'échappe pas à la règle. Plus encore, elle la pervertit en ce sens que l'auteur légitime son atavisme textuel un peu de la même manière que Borgès créait ses propres précurseurs, c'est-à-dire en renversant le cours de sa généalogie pour disparaître dans l'écriture.

Le jeu, qui se divise en sept périodes, consiste à ruiner, sur un mode parodique, toutes les hiérarchies, que celles-ci soient familiales, religieuses, linguistiques ou politiques. C'est pourquoi le narrateur, conscient de la perpétuelle inadéquation du récit aux réalités ancestrales, relie le problème de la vérité à celui de la répétition. «On ne raconte pas une histoire une seule fois». La tante Phyllis, Minotaure responsable de la saga des Ondaatje, sait cela aussi bien que grand-mère Lalla, une socialiste

lyrique (qui lit dans le tonnerre). La multiplication du sang a pour résultat la dispersion des ancêtres et l'évanouissement de la proximité. «La vérité disparaît avec l'histoire et, en fin de compte, les on-dit ne nous apprennent rien sur les liens personnels». D'où la question autour de laquelle s'articule ce texte fragmenté à l'infini: «Où est l'intime, où est le vrai?». Réponse: dans une généalogie dont le rôle paradoxal consiste à faire disparaître ceux qui en sont les maillons. Car l'histoire de l'origine est toujours déjà perdue.

Michel Peterson

VOUS ÊTES TOUTE SEULE?

Claude Pujade-Renaud
Actes Sud, 1991,
176 p.; 21,95 \$

Anecdotique et sans prétention, ce recueil de nouvelles se laisse lire d'un souffle. Les phrases courtes créent un rythme alerte qui entraîne la lecture. À travers les multiples facettes de la vie de couple s'exprime une même douleur: être femme. Malgré les apparences, «vous êtes toute seule», les femmes sont seules, à l'intérieur de leurs rapports mari-épouse. Avec la progression des textes, le dépit des femmes s'intensifie; elles dévoilent leurs relations sentimentales dans lesquelles les hommes semblent des monstres d'égoïsme. Si les héroïnes ne sont pas névrosées ou folles, elles sont pour la plupart des victimes éplorées et consentantes. Nul humour n'allège ces descentes aux enfers d'êtres kafkaïens, toujours coupables et mal dans leur peau, envahis par la tentation du suicide.

Claude Pujade-Renaud sait néanmoins débonder les cœurs et rendre éloquent le mal de vivre au féminin. Fine observatrice, elle traque le mensonge et la supercherie du quotidien avec un talent incontestable: «Retour à la lucidité. L'été attise l'enfer des couples. Moins l'été que les vacances. Rien à faire, rien à se dire, la stagnation mortelle du face à face et la déliquescence bovine des heures chaudes.» Certes, le recueil n'a rien de léger, mais une beauté indéniabile se dégage de ces textes étranges et leur confère une aura que ne saurait dédaigner le lecteur avide de singularité.

Myriam Lagacé

**PETITES MISÈRES
DE LA VIE CONJUGALE**
Honoré de Balzac
Arléa, 1990,
292 p.; 34,95 \$

Relire Balzac m'a plongée dans un flot de souvenirs, certains arides, ces lectures obligatoires à l'école, et d'autres fort plaisants. Dans le cas des *Petites misères de la vie conjugale*, j'avoue que c'est le titre qui m'a d'abord accroché l'œil — habituellement j'aime ces tableaux ironiques de la vie quotidienne — et je n'ai pas regretté mon choix.

Nous voici donc en présence de Caroline et d'Adolphe, un couple de la bourgeoisie que Balzac dissèque avec un entrain virulent. On fait leur connaissance au moment des fréquentations, on assiste à de sordides histoires de dot et autres trivialités, on les suit tout au long de leur vie conjugale, dans la chambre à coucher, dans les salons, la calèche, la villa; on assiste à leurs scènes de ménage, leurs brouilles et leurs réconciliations, on rencontre leurs amis, les Dechars, les Fischtaminel, leurs parents et leurs enfants, on lit leurs lettres et on apprend ainsi que Monsieur trompe Madame, on partage leurs désillusions, le récit de leurs hypocrisies nous fait sourire un peu.

La nature humaine étant ce qu'elle est — et Balzac l'avait étudiée sur toutes ses coutures —, on reconnaît beaucoup de choses. Rien de tout cela n'a vraiment changé, au fond. Les différences sont purement superficielles, mode de vie, habitudes, etc.

Le livre est divisé en deux parties. La première nous place du point de vue de l'homme, décrivant la conjointe comme une femme puéride, mesquine, sotté, jalouse et acariâtre. Ce parti pris pourrait devenir irritant et l'auteur s'en est évidemment rendu compte. C'est pourquoi la deuxième partie du recueil nous dévoile l'être velléitaire, vaguement lâche, fourbe et opportuniste qu'est le mari.



Balzac avait publié ces *Petites misères* en 1845, alors qu'il était à l'apogée de sa gloire. Il avait également la maîtrise totale de ses moyens. Pas de longueurs ici. Non, tout est incisif. Courtes descriptions, dialogues réalistes, axiomes. Par le biais d'un couple banal, Balzac nous trace le portrait, comique et féroce, de toute une société. Entrecoupé de clins d'œil au lecteur, voilà un texte résolument moderne, qu'on savoure avec jubilation.

Hélène Rioux

**LES PHOQUES
DE SAN FRANCISCO**
Pierre Mertens
Seuil, 1991,
159 p.; 22,95 \$

Dans *Les phoques de San Francisco*, vous ne trouverez pas de récit rapide, qui éclate en quelques mots dans un *punch* final; non plus d'évocation étirée en nouvelle d'une émotion ou d'un détail insolite. Ici émerge plutôt une vision réaliste de la vie, vision nourrie d'observations, de questions, de jeux de la mémoire. On retrouve avec plaisir l'écrivain «hanté par son propre fantôme», le lecteur passionné, le voyageur curieux, le regard ouvert sur le monde que révélait Danielle Bajomée dans

national d'écrivains, farci de monologues parallèles et de traductions simultanées mais approximatives, vaut-il le déplacement et Pavol n'aurait-il fait le voyage que pour expérimenter le bonheur de communiquer par fax avec la femme aimée... et pour aller voir les phoques de San Francisco?

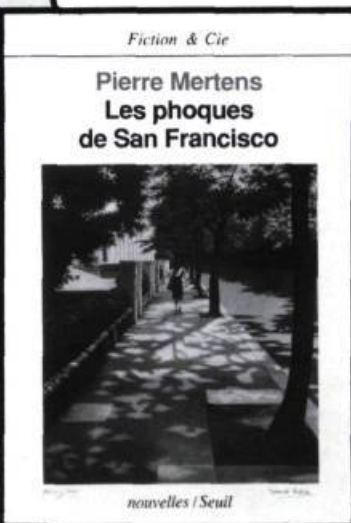
Monique Grégoire

LENT DEHORS
Philippe Djian
Bernard Barrault, 1991,
366 p.; 27,95 \$

Henri-John a deux filles, une belle maison et une femme chérie qui vient de le plaquer. Que s'est-il passé exactement? Djian va tenter de le découvrir avec nous, en se laissant mener par la plume d'un narrateur qui profitera de ces éclats pour partir sur la côte américaine (le homard frais pêché succédera ici au mythique *chili con carne* des œuvres précédentes).

Djian, plutôt que de suivre cette piste jusqu'au bout, a préféré compliquer un peu les choses en laissant Henri-John se replonger dans le paradis perdu et passablement lointain de l'enfance. À ce récit se superposent les événements de l'âge adulte et ceux narrés dans le journal d'Édith, l'amie d'enfance qu'il finira par épouser. Tout cela nous vaut une très jolie danse narrative qui justifie amplement le titre — une allusion à un pas célèbre — et qui n'est pas dans la manière de Djian: œuvre plus complexe certainement, mais dont les thèmes ne décevront pas un public de mordus.

Ainsi, l'univers masculin est résolument balayé par celui de femmes aussi fortes que sensuelles. Elles orientent le roman, particulièrement les souvenirs d'enfance que Djian prend un plaisir fou à retracer. Par exemple, il explore pour la première fois le milieu de la danse, ses contingences matérielles, sa bohème euphorique dans le cadre de l'après-guerre. Les tournées et la promiscuité tissent entre ces danseurs les liens d'une famille dont le pittoresque s'apparente à la bizarrerie cocasse de celles dépeintes par Irving. On aura droit à une lascive danse de l'œuf — aux conséquences tragiques —, à un cadavre promené cahin-caha d'une frontière à l'autre, à une initiation sexuelle d'un brûlant comique, véritable bijoux du



une longue entrevue avec Pierre Mertens (*Pierre Mertens l'arpenteur*, Labor, 1989); comme Mertens, qui dit jeter un pont entre deux idées peu satisfaisantes par elles-mêmes pour construire une nouvelle, cette entrevue permet de jeter des ponts entre un auteur qui explique le sens de son travail et des nouvelles qui paraissent peut-être difficiles au lecteur pressé.

Le recueil compte six textes qui conduisent toujours à ces évidences: la vie peut prendre plusieurs visages; une personne aussi; ou un fait, un événement... La reconnaissance officielle de son talent ne comble pas le comédien qui attend en vain l'appréciation d'une vieille amie. L'arrivée de nouveaux occupants de la rue, après la chute du Mur, inquiète une clocharde de Berlin. Un romancier peut-il se laisser distraire de sa propre vie par ses personnages? Un congrès inter-

genre. Toutefois, Djian n'a pas délaissé les piquants plaisirs de la vie qui ont fait son nom: une bière froide sur la plage, l'ivresse du vent et de la vague, la camaraderie et ses grandes claques viriles dans le dos et, surtout, ces femmes tant aimées aux culs combien magnifiques... Selon Djian, le sexe est révélateur de l'âme. On ne saurait lui en vouloir d'avoir si bien pourvu ses personnages.

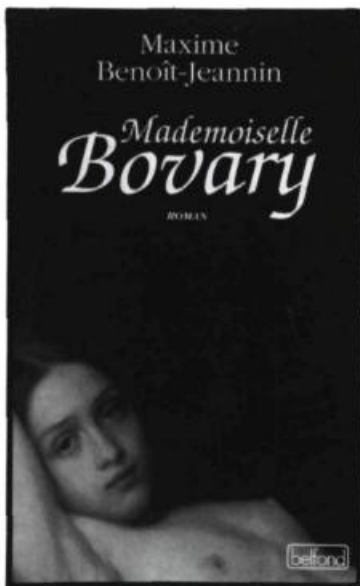
Catherine Lachaussée

MADemoiselle BOVARY
Maxime Benoît-Jeannin
Belfond, 1991,
326 p.; 24,95 \$

Évidemment, hors quelques extraits obligatoires pour fins d'étude, vous n'avez qu'effleuré *Madame Bovary*, vite oubliée. Même, qu'excité par quelque hérésie féministe (comme on dit scientifique), vous assurez que monsieur Bovary ne savait pas y faire, monstre bourru, un Jean-Guy, un jean-foutre. Je le sais pour vous avoir questionné lorsque ça n'était pas d'actualité. Alors, imaginez qu'on a publié cette année deux *Mademoiselle Bovary*, ce qui accentue d'autant votre côté riverain culturel. Pour vous, l'heure des Maritimes est une heure bien avancée.

J'en aperçois qui ont lu. Bon. Distraitemment? Deux auteurs s'attachent donc à Berthe, duplicata blond d'une mère brune que l'on confond avec l'Olympia pour faute d'avoir rêvassé sur une couverture où se prélassait une *femme-découverte*. Marcel Jean nous a fait un fort petit livre chez Actes Sud où Berthe met le véritable auteur de ses jours devant la responsabilité (plaisante tout de même) de ses fantasmes créatifs. Chez Belfond, Maxime Benoît-Jeannin traite, aux dimensions de Flaubert, de Berthe Bovary, à partir de la même petite phrase conclusive, comme on traiterait de la suite d'un feuilleton. Poursuite de l'œuvre par un petit-fils, héritier moral d'un grand-père qui aurait rencontré Flaubert en 1879 et tenté de prendre le relais d'un auteur qui jugeait que ses personnages ne lui appartenaient plus.

Malgré les rencontres des frères Goncourt, de Baudelaire, de Homais, de Rodolphe et Lheureux, et de Bouvard et Pécuchet, ce récit n'ajoute rien à l'affaire. La véritable relève



fut probablement prise par Albert Cohen dans *Belle du Seigneur*. Vous l'avez («lavez, lavez...») pas lu non plus? Il n'est pas à votre programme scolaire? C'est qu'on nous fabrique des refoulés avec la collaboration (passive, il est vrai:) d'iceux. Une œuvre classique est-elle de celles-là qu'on *labeure* en classe?

Jean Lefebvre

VOIR CI-DESSOUS: AMOUR
David Grossman
Trad. de l'hébreu
par Judith Misrahi
et Ami Barak
Seuil, 1991, 504 p.; 39,95 \$

On ne ressort pas indemne de ce roman. C'est un défi à T. W. Adorno qui disait qu'après Auschwitz le langage était insuffisant, la poésie impossible.

Au début, on fait connaissance avec Momik, enfant israélien, descendant de rescapés des camps de la mort. Il cherche à connaître la nature de la «Bête» nazie habitant au pays de «là-bas». Sa quête inachevée, il devient écrivain.

Dans une seconde partie du livre, Momik part à la recherche de Bruno Schultz, écrivain juif polonais abattu par un officier nazi durant la guerre. Le récit devient, ici, surréaliste et n'est pas sans évoquer *Le turbot* de Günter Grass.

Le livre devient fascinant lorsque, dans la troisième partie, Momik relate l'étrange relation qui se crée entre son grand-père, Anshel Wasserman, et le commandant d'un camp de la mort, Neigel. Wasserman est amené au commandant après qu'on eut tenté, sans succès, de le tuer. Neigel découvre que son prison-

nier est l'écrivain dont les histoires ont bercé son enfance. Il demande alors à Anshel de lui conter une histoire chaque soir, en échange de quoi il tentera de le tuer chaque matin. C'est ainsi que Wasserman-Shéhérazade inoculera au commandant le virus d'humanité.

Cette histoire se termine dans une encyclopédie de l'Holocauste pour les enfants. C'est là qu'on connaîtra le dénouement de la relation entre le grand-père et l'officier nazi. On est souvent tenté d'abandonner le récit en cours de route, mais on s'accroche, cherchant à savoir, à comprendre pour pouvoir enfin aimer. «Voir ci-dessous: Amour.»

Robert Beauregard

AU BOUT DU MONDE
T.C. Boyle
Trad. de l'américain
par Jef Tombeur
Grasset, 1991,
490 p.; 43,95 \$

On a dit de T. Coraghessan Boyle qu'il avait, avec la publication de *Au bout du monde*, réinventé le roman historique. Je



suis portée à le croire, tant ce livre dérouté et éblouit, tant il nous emporte dans la profondeur de l'histoire pour mieux restituer — et resituer — le présent.

Le récit va de la période du peuplement de la vallée de l'Hudson par les Hollandais, à la fin du XVII^e siècle, jusqu'au nouveau règne post-hippie. C'est surtout à travers la périlleuse recherche d'identité de Walter Van Brunt que se reconstitue le passé, celui des principales familles qui ont habité et ▶

La littérature étrangère, la littérature allemande

ELFRIEDE JELINEK
LUST
ROMAN TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR Y. HOFFMANN ET M. LITAZE
ÉDITIONS JACQUELINE CHAMRON

PAUL NIZON
CANTO
ROMAN TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR GEORGES PAULINE
ÉDITIONS JACQUELINE CHAMRON

DIFFUSÉES PAR

MONTREAL
CEDILIV Centre de Diffusion du Livre de Montréal Inc.
1751 rue Richardson, bureau 7519, Montréal,
Qué. H3G 1K6 Tél. 939-2660 Télécopie 939-2661

qui habitent encore les environs de Peterskill. Hollandais, Indiens et Anglais, riches bourgeois et misérables paysans sont autant de protagonistes de cette rude aventure. Leurs destins s'enchevêtrent au cours des siècles, tout à tour dans la mémoire et dans l'oubli.

Cette genèse, autant physique que fantasmagorique, nous est livrée dans une langue d'une qualité et d'une richesse remarquables et dans un style époustoufflant. Baroque, plein de couleurs, d'odeurs, d'idées, de douleur, de violence, d'ironie et d'humour, *Au bout du monde* viendra vous chercher où que loge votre sensibilité. À une époque de best-sellers malingres, produits pour consommation immédiate, voici quelque cinq cents pages qui valent leur pesant d'or. Quand un roman est écrit de cette façon, nous n'avons aucune envie de compter les heures que nous lui consacrons.

Denise Pelletier

L'EXPÉDITION
Henri Gougaud
Seuil, 1991,
264 p.; 24,95 \$

Le catharisme, appendice tardif du manichéisme, ne pouvait, par l'élan de pureté et d'espérance qu'il insufflait au Sud de la France, que susciter ire et envie à une Église outrageusement opulente. Celle-ci, voulant extirper l'hérésie, et la monarchie française, trouvant enfin le prétexte pour annexer un territoire soumis à la couronne d'Aragon, décidèrent de mener une croisade qui massacra des dizaines de milliers de personnes. Puis, on inventa une des plus consternantes abominations occidentales: l'Inquisition. Traqués, les dignitaires cathares prirent la route de l'exil ou se murèrent dans des forteresses perchées sur les contreforts des Pyrénées. La dernière à tomber fut Montségur. C'est là que germa l'idée de «l'expédition».



Convaincus qu'un coup d'éclat inciterait Raymond VII, comte de Toulouse, à bouter les «Francimands» hors du Languedoc, quelques individus descendirent de leur nid d'aigle et s'en furent trincer un certain nombre de ces inquisiteurs qui s'apprêtaient, dans un village voisin, à juger une quarantaine de supposés hérétiques. Ils ignoraient, hélas!, que Raymond VII n'était rien d'autre qu'un fantoche entre les mains de l'évêque de Toulouse et que ce dernier, informé de l'affaire, n'attendait que de nouveaux martyrs pour terminer l'œuvre de la croisade.

C'est ainsi que le 13 mai 1243 commença le siège de Montségur; le 16 mars de l'année suivante, deux jours après leur reddition, 200 «parfaits» qui s'obstinaient dans leur refus d'abjurer leur foi étaient livrés au bûcher.

Avec *L'Expédition*, Henri Gougaud, continue de nous restituer l'Histoire d'une manière qui n'appartient qu'à lui: autour de personnages et d'événements réels, il recrée l'âme et le cœur d'une société qu'il connaît bien et, en même temps, il nous raconte une histoire d'amour, ici celle de Jourdain et de Jeanne. Difficile et tumultueuse rencontre que celle de l'Histoire et

d'introduction à l'œuvre? Plutôt un album de famille: père alcoolique, déménagements, petits boulots, la paternité avant la vingtaine et la *buanderette* le samedi.

«De l'écriture» et «Les feux»: Raymond Carver évoque quelques noms, des pôles d'attraction et des amitiés. Sur le mur au-dessus de son bureau, sont collées des fiches portant des inscriptions, comme une phrase de Tchekov: «... et en un éclair, il comprit tout». Une seule phrase, dit Carver, amorce une nouvelle. Écrite d'un seul jet (entendez à l'écart des enfants et des autres obligations), «bouclée séance tenante», elle est alors prête à être «travaillée». Portrait de l'écrivain assis à sa table de travail. Malgré ces révélations, le magicien nous glisse entre les doigts.

Restent les poèmes qui sont des nouvelles en miniature, inégales, et les nouvelles; elles seules portent les «figures de Carver». *Les feux* sont un recueil pour amateur. La lecture terminée, on reprend *Parlez-moi d'amour* ou *Les trois roses jaunes*. Là est Carver.

André Girard

LES MAUVAIS ANGES
Eric Jourdan
La Découverte, 1991,
207 p.; 26,95 \$

À peine publié, en 1956, *Les mauvais anges* était interdit par la censure. Depuis la tombée de l'interdit, il a connu neuf éditions. Eric Jourdan, lorsqu'il écrivit ce livre, avait 17-18 ans, l'âge de ses héros.

Au pays du sucre inversi, *Les mauvais anges* vont par paire (ce qui nous donne droit aux variations sur le chiffre 2). Pierre et Gérard s'aiment d'un amour partagé. Le récit de Gérard s'enchaînera au récit de Pierre le complétant, non sans maladresse. L'action se déroule à Amboise, ville de la Loire qualifiée par l'auteur de lieu double et androgyne. Amboise, on le pressent, deviendra la Cornouailles de nos nouveaux Tristan et Tristan, et l'empêchement de tourner en rond ne sera pas le roi Mark, mais bien les pères respectifs de nos deux cousins qui, soit dit en passant, habitent la même maison depuis qu'ils sont orphelins de mère. Ils subissent donc un double joug paternel, les pères ayant eu soin



de l'amour, de l'absurdité et de l'espoir, du masculin et du féminin! Pour Gougaud, l'amour, à défaut d'infléchir le cours de l'Histoire, a du moins le pouvoir d'aider à la traverser.

Maurice Pouliot

LES FEUX
Raymond Carver
Trad. de l'américain
par François Lasquin
De l'Olivier, 1991,
267 p.; 34,95 \$

En 1985, Raymond Carver réunissait en un volume ses essais, poèmes, nouvelles et une interview. La traduction française paraît trois ans après sa mort. Sensiblement différente de l'original, elle est amputée de quatre nouvelles, mais compte deux essais de plus: un portrait de John Gardner, dont Carver suivit les séminaires d'écriture, et la «Vie de mon père». Clefs

de leur léguer quelques rudiments de sado-masochisme, histoire de combler l'absence maternelle.

Le désir de gémellité des deux cousins est tel que pour y parvenir ils s'initieront à une série de rituels eucharistiques, dont l'inévitable échange de sang — qui, par ces années de sida, a de quoi nous rendre nostalgiques. Mais les sangs tourment et les mauvais présages s'accumulent. Au sentiment amoureux de Pierre se mêlera la révélation religieuse. Le *Dies Irae* n'annonce-t-il pas le jour de colère pour tous ceux qui auront cru à leurs «attachements» (fallait-il lire «harnachement?»). Qu'à cela ne tienne, au sortir de l'église, Pierre se fera littéralement fouetter par les rayons du soleil.

Dans le récit de Gérard, les oiseaux de malheur voleront à basse altitude. Après le saccage en règle d'une volière d'oiseaux, Gérard ira se procurer un disque de John Cage. À la toute fin, il cherchera dans Shakespeare les signes de son destin. Qui se souviendra de la lutte du doux rossignol et de la

vilaine alouette dans *Roméo et Juliette*? Le tout se terminera par une pirouette structurale qui tient de la cascade narratologique. Mais je m'en voudrais de...

Marie Vallerand

BRAZZAVILLE PLAGE
William Boyd
Trad. de l'anglais
par Christiane Besse
Seuil, 1991,
352 p.; 29,95 \$

L'étoile montante de la littérature britannique, celui que certains voient comme le successeur de Graham Greene et d'Evelyn Waugh, frappe juste et fort avec son cinquième roman: *Brazzaville plage*. Sa réputation n'est pas surfaite. Combien sont-ils aujourd'hui à pouvoir monter un récit qui soit tout aussi bien un très bon suspense, une étude fine de la dérive d'un couple, en même temps qu'une réflexion stimulante sur les limites de la science et l'irruption du mal dans la nature?

Hope Clearwater a échoué à Brazzaville plage après un double échec. D'abord celui de son mariage avec John



Clearwater, mathématicien obsédé par l'idée de trouver l'équation du hasard, de «décrire la géométrie d'une vague», que son obsession mènera tout au bord de la folie. Après l'échec de ce mariage, elle trouve refuge en Afrique, dans un centre réputé d'études sur les primates. Assignée à l'observation d'un groupe «dissident» de chimpanzés, elle fait une découverte sensationnelle, mais qui contredit toutes les con-

clusions des recherches effectuées jusque-là par le Centre et qui ont fait sa renommée mondiale. S'amorce alors une partie de bras de fer camouflée qui mettra sa vie en danger.

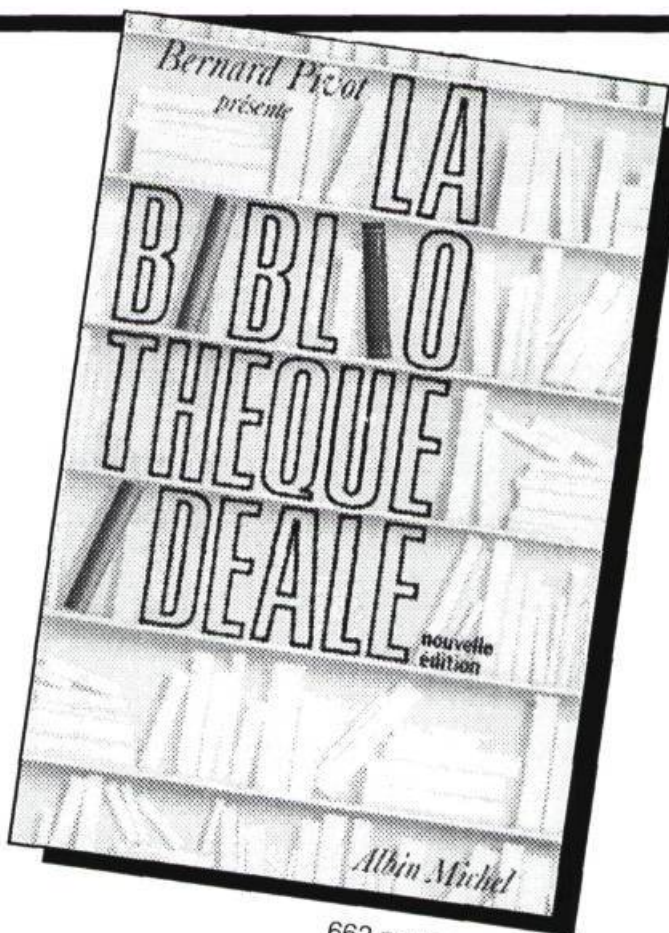
Sur cette plage où débute et s'achève le récit, Hope essaie, sans amertume, d'évaluer son poids de responsabilité dans le chaos des événements qui ont ponctué sa vie jusque-là. Sur le ton de la mélancolie résignée, elle avoue trouver au bout de son périple «confort et refuge dans la doctrine qui conseille à ceux qui cherchent la tranquillité de préférer à la certitude la mise en sursis permanente de tout jugement».

William Boyd a ce rare talent de savoir créer des univers denses et vastes, de les créer dans l'épaisseur de la vie, de monter des récits complexes mais limpides, d'entrecroiser les époques et les épisodes sans jamais ralentir le rythme du récit, d'«émouvoir sans appuyer et de faire sourire sans cabotiner». William Boyd a du talent du souffle, des idées. Roboratif.

Yvon Poulin

LA
BIBLIO
THÈQUE
IDÉALE

le livre
des
meilleurs
livres
du monde



662 pages - 44,95 \$

NOUVELLE ÉDITION 1992

Albin Michel

POÉSIE

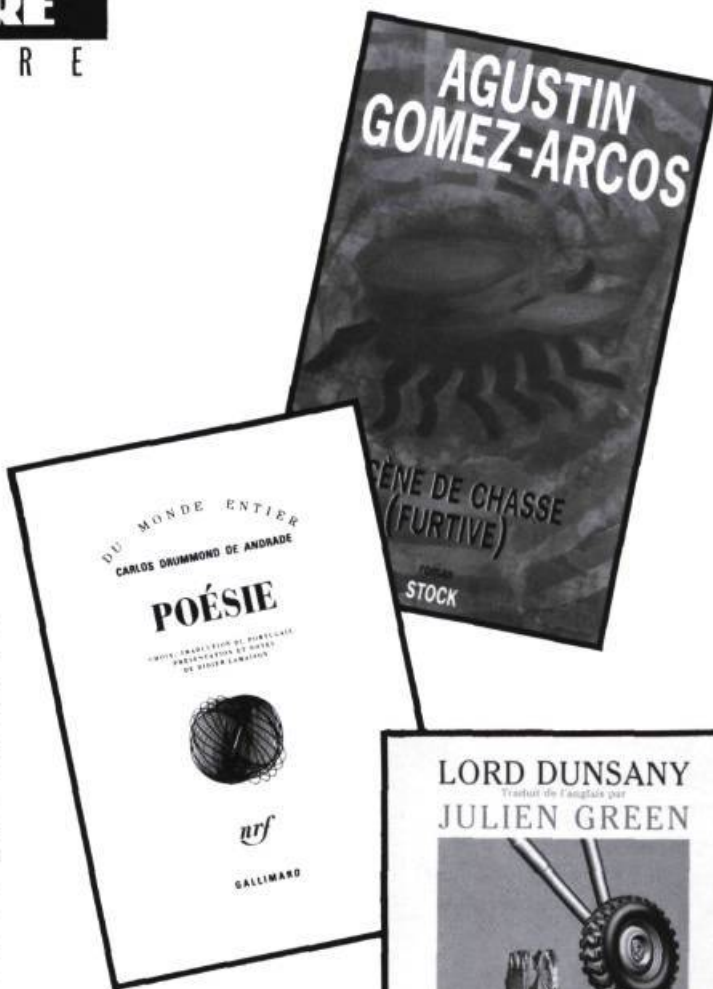
Carlos Drummond de Andrade

Trad. du portugais (Brésil)
par Didier Lamaison
Gallimard, 1990,
445 p.; 49,95 \$

Il était temps que les lecteurs de langue française puissent apprécier l'œuvre d'un poète brésilien solitaire et terrien qui a, un peu comme Ponge, insatiatement cherché à démonter «la machine du monde». Nous ne disposions malheureusement, en plus de quelques textes épars, que d'un recueil de nouvelles: *Conversation extraordinaire avec une dame de ma connaissance* (Métaillé) et d'une première traduction de quelques poèmes, publiée voilà presque vingt ans sous le titre *Réunion* (Aubier-Montaigne). Cette lacune se trouve maintenant comblée en partie, car la nouvelle anthologie réunit près du tiers des poèmes de Carlos Drummond de Andrade.

Inutile de comparer ici la nouvelle traduction de Lamaison à celle de Massa: elles ont toutes les deux leurs lacunes, les qualités de leurs défauts et les défauts de leurs qualités. L'avantage (une nécessité dans le cas de la poésie) de la première était de nous donner le texte original, tandis que celui de la seconde est de nous offrir enfin un choix à partir duquel comprendre la constellation des thèmes chers à un homme dont les textes devinrent progressivement des instruments pour multiplier les contacts, doux ou brutaux, entre le corps et le monde.

Une mise en garde cependant. Que Drummond ait pu dire qu'avoir une pierre au milieu d'un chemin constitue un événement digne de mention n'implique nullement qu'on doive faire de lui un poète heideggerien (un autre!...). Il faut ici se méfier de l'excellente préface de Lamaison et veiller, comme nous y invitait Meschonnic à la suite de Paulhan, à ne pas éliminer le sujet de



l'énonciation en forçant le travail de la langue et en accusant l'étymologie du monde. Car le poète de *la passion mesurée* n'est phénoménologue que si, au travers de sa gaucherie, «la métaphysique du corps s'entr'aperçoit/dans les images».

Michel Peterson

MERVEILLES ET DÉMONS

Lord Dunsany
Trad. de l'anglais
par Julien Green
Seuil, 1991,
213 p.; 24,95 \$

Lord Dunsany prétendait consacrer 97 % de sa vie au sport et à la course dans les landes irlandaises, le reste à l'écriture. Ce fut malgré tout un 3 % bien rempli qui lui valut les admirations les moins mitigées. Lovecraft, par exemple, le découvrit très jeune et y puisa les germes d'une angoisse métaphysique qui ne cessa jamais de hanter son œuvre.

Tous les contes de ce recueil — dont la première édition, en anglais, remonte à 1917 — sont placés sous le signe de l'onirisme et du fantastique. Le lecteur de 1991 doit évidemment

commencer par accuser le choc d'un premier — et difficile — voyage: celui qui mène d'autant plus vite au merveilleux de l'impalpable et du non-dit qu'il nous éloigne de nos temps modernes où dominant l'ordinateur, la surinformation et l'étalage d'horreurs les plus diverses. Nous voyageons dans un univers où le temps et l'espace s'étirent, à l'infini, où l'angoisse n'a rien à voir avec un monstre bulbeux ou une tronçonneuse hystérique, mais plutôt avec le spleen baudelairien, un état tenace de hanter surnaturelle venue de l'intérieur...

Ici et là, des ouragans se lamentent, la mer pleure les galions fracassés et les ossements dispersés par ses trop violentes colères. L'océan exerce une étrange emprise sur les habitants d'un petit royaume noyé dans une vallée, loin de la côte. Certains voyageurs peuvent entendre, au milieu de la lande, toute la rumeur agitée d'une

ville invisible en perdition. Un carreau acheté à un marchand venu de loin, fixé à l'armoire encastrée, s'ouvre soudain sur une ville du moyen âge sortie de nulle part...

C'est rivé à sa table, les yeux clos, que voyage Dunsany. On retrouve chez lui certains thèmes des poèmes en prose baudelairien et, surtout, l'errance d'un Lautréamont cherchant l'âme de la ville sous le rayon mourant des réverbères. Et l'on sait depuis ce que le merveilleux, malgré les apparences, comporte de résolument moderne.

Catherine Lachaussée

SCÈNE DE CHASSE (FURTIVE)

Agustin Gomez-Arcos
Stock, 1991, 374 p.; 38,95 \$

Voici un livre fascinant à plus d'un point de vue. Disons que cette *Scène de chasse (furtive)*, présentée en quatrième de couverture comme une intrigue policière, n'en est pas une, bien que toute l'histoire tourne autour de la mort de don German Enriquez. Ajoutons qu'Agustin Gomez-Arcos adopte une structure narrative étonnante: remonter au crime par cinq voies différentes, en passant au crible la vie entière d'autant de personnages principaux, l'un après l'autre. Les voici, dans l'ordre d'apparition: l'épouse du chef de la police locale, la maîtresse du chef de la police locale, le chef de la police locale, la victime du chef de la police locale, l'assassin du chef de la police locale et fils de la victime du chef de la police locale. Constatons enfin que l'écriture de Gomez-Arcos est superbe, à la fois proche des personnages et retirée, tout à tour incisive ou tendre, engagée ou épousant soigneusement le point de vue adverse.

De suspense, point. Ou si, mais différent du suspense habituel, soutenu par l'action. Ici, c'est par la description des personnages et la relation qu'ils entretiennent entre eux que naît la hâte du lecteur, car dès qu'il a compris la structure du roman qu'il tient entre ses mains, il sait qu'il n'obtiendra totale satisfaction qu'en connaissant l'ensemble des points de vue. Les pages défilent donc à bonne allure.

En prime, outre le rendu convaincant d'une Espagne pliant sous le joug fasciste et religieux, la description d'un des personnages les plus repoussants imaginés par un romancier francophone: don German Enriquez. Lectrices ou lecteurs au cœur sensible, veillez à vous entourer des précautions d'usage: le voyage littéraire comprend cent pages de pure horreur dans lesquelles la nature humaine montre jusqu'où elle peut descendre. Disais-je fascinant quelques lignes plus haut?

Agustin Gomez-Arcos. On (remplacez par je ou le Québécois lecteur, au goût) avait entendu parler plus ou moins de son style particulier, de sa plume incisive depuis *L'agneau carnivore*, en 1975 — il y a tant d'écrivains, ma mère! Heureusement, ses récompenses récentes (Prix du roman 1990 de l'ADELF, Prix 1990 du Levant pour *L'homme à genoux* et *L'aveuglon*) l'ont propulsé dans une lumière médiatique plus grande et ont favorisé la réédition de *Scène de chasse (furtive)*, ce qui prouve, puisqu'il faut encore le prouver, l'utilité des prix littéraires.

Le prière d'insérer se termine par cette phrase: «L'œuvre classique d'un grand écrivain de langue française». J'opinerai du bonnet, cette fois-ci, et j'irai même regarder de plus près les autres titres de ce Gomez-Arcos à l'écriture si fascinante.

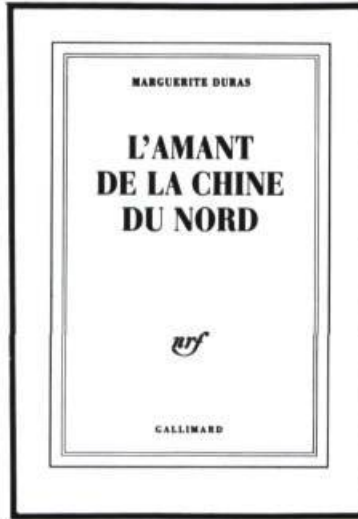
Jean Pettigrew

L'AMANT DE LA CHINE DU NORD

Marguerite Duras
Gallimard, 1991,
237 p.; 19,95 \$

«Je suis redevenue un écrivain de romans». Ainsi Marguerite Duras termine-t-elle son préambule à *L'Amant de la Chine du Nord*. S'agit-il ici seulement de rhétorique? Je crois pourtant que cette phrase contribue à expliquer pourquoi l'auteure de *L'Amant* s'est si ouvertement permis de reprendre une histoire déjà racontée sur le mode autobiographique.

«Elle, elle est restée celle du livre, petite, maigre, hardie, difficile à attraper le sens, moins belle qu'il n'en paraît [...] sauf que le je qui la désignait a cédé la place à «l'enfant». Elle n'est plus, comme dans *L'Amant*,



celle qui raconte avec un certain détachement une histoire — donnée pourtant comme la sienne — où il semble entrer plus de perversion que d'amour, ou même de désir. Dans *L'Amant de la Chine du Nord*, les deux protagonistes se tiennent côte à côte sous le regard d'une narratrice qui reste en dehors de l'histoire et qui ne juge pas. La parole longuement laissée aux personnages met en valeur la tendresse, de même que le désir assumé de part et d'autre. La narration contient moins de détails étrangers à la relation entre le Chinois et l'enfant et le récit est plus lent, concentré sur les mouvements intérieurs des personnages, ceux que l'on peut deviner d'un point de vue pourtant extérieur, mais attentif à un geste esquissé, à une attitude. «Elle, peut-être voudrait-elle qu'il parle encore, mais elle ne le dit pas. Elle ne dit rien. Encore une fois il est difficile de savoir à quoi elle peut bien penser.» Mais sans doute ne devrais-je pas comparer ainsi les deux livres...

D'autant plus que ce dernier Duras ne fait ouvertement allusion qu'à *L'Amant*. D'autres personnages, comme Anne-Marie Stretter ou Emily L., passent comme des ombres, quasi imperceptibles pour ceux que ne les connaîtraient pas; cependant que des allusions fréquentes à *India song* ou à *Un barrage contre le Pacifique* ne manquent pas de rappeler à quel point tous les récits de Marguerite Duras portent des traces autobiographiques. «— Ça fait rien que tu n'écoutes pas. Tu peux même dormir. Raconter cette histoire c'est pour moi plus tard l'écrire. Je ne peux pas m'en empêcher.»

Hélène Gaudreau

LE BESTIAIRE

Jean Giono
Ramsay / de Cortanze,
1991,
160 p.; 29,50 \$

C'est le royaume du faux: fausses descriptions d'histoire naturelle; fausses citations (Valéry et Gide doivent se retourner dans leur tombe) et même fausses bêtes (que pensez-vous de la bestiasse, de l'émeraudine, du bear?). C'est dire la part que tient l'invention dans ce bestiaire. L'invention et le jeu. Car jamais autant, peut-être, Giono ne semble s'être comporté comme celui qui n'a rien à prouver et qui n'a qu'un désir: s'amuser. Encore faut-il faire la part de la tradition: un bestiaire est l'œuvre d'un moraliste. Aussi n'est-il pas étonnant de constater que ces courts textes (ils ne dépassent pas trois, quatre pages) sont autant de petits essais où la société est passée et repassée, sans pitié aucune, aux rayons X de l'humour corrosif de Giono.

Les dix-neuf textes qui composent *Le bestiaire* avaient été publiés entre 1956 et 1965. Ils sont rassemblés ici pour la première fois. L'éditeur en soit remercié. Mais pourquoi claironner, comme il le fait dans sa publicité, que ce sont des inédits? Il y a évidemment de la bête là-dessous...

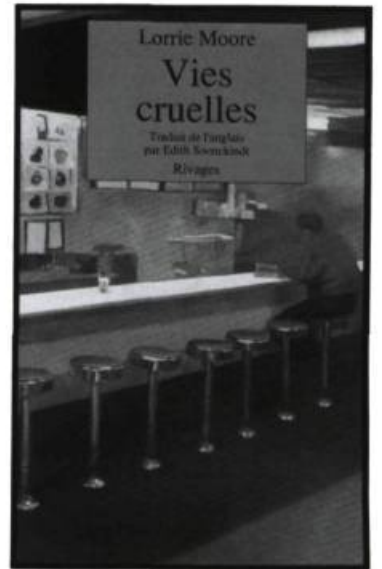
Jacques Martineau

VIES CRUELLES

Lorrie Moore
Trad. de l'anglais
par Édith Soonckindt
Rivages, 1991,
257 p.; 29,95 \$

«Pourquoi faut-il toujours que l'on parle de l'amour?», demande l'un des personnages de Lorrie Moore. «Parce que nos parents étaient des tordus et qu'on a dû mendier pour être aimés», se voit-il aussitôt répondre.

Cette réplique donne à la fois le ton et illustre le propos du second recueil de nouvelles de Lorrie Moore qui regroupe huit textes. *Des histoires pour rien* avait révélé une jeune auteure au ton déjà fortement personnel et original se moquant allègrement de l'image heureuse d'une Amérique repue d'elle-même, assurée que le succès, la richesse, le bonheur étaient à la portée de quiconque se donnait la peine de lire le mode d'emploi.



La plupart des nouvelles de *Vies cruelles* mettent en scène des personnages à la recherche d'eux-mêmes, luttant contre la solitude qui se révèle souvent le prix à payer lorsqu'on refuse les compromis qu'impose la vie à deux. Lorrie Moore se livre à l'exploration de l'univers psychologique et cet univers, elle le dessine de préférence à partir des petits riens de la vie de tous les jours, plutôt que des actions glorieuses. Tout au plus, les personnages de Lorrie Moore trouvent-ils leur vie «acceptable». Par le biais d'une femme qui jongle avec deux amants, d'un écrivain qui se fait chiper son projet par un producteur de télévision sans scrupule, de couples qui n'arrivent pas à vivre ensemble mais sont incapables de se séparer, Lorrie Moore nous livre une image de l'Amérique qui triche peu avec la réalité.

Jean-Paul Beaumier

ALIOCHA

Henri Troyat
Flammarion, 1991,
192 p.; 24,95 \$

«Pierre le Grand, Catherine la Grande, Alexandre Ier, Nicolas II, je m'en fous! Ce qui compte, c'est Louis XIV, Napoléon, Gambetta, Clémenceau!... Ce passé-là est le mien. J'ai fait mon choix.» Voilà le fond de la pensée d'Aliocha, fils d'émigrés russes blancs expulsés au moment de la Révolution bolchevique. Préférant Anatole France et Hugo à Tolstoï et Dostoïevski, et essayant d'étouffer sa langue maternelle, Aliocha voudrait bien effacer les souvenirs de cette terre natale que ses parents ne peuvent oublier. Or, les choses sont ►

appelées à changer, grâce à Thierry Gozelin, premier de classe, bossu, isolé dans ses lectures qui tentera de faire réaliser à Aliocha la chance qu'il a d'être à cheval sur deux cultures aussi importantes. Entre la classe et la récréation, se tisse alors une étrange complicité nourrie de curiosité et de respect, symboles de la magie du monde des enfants.

C'est le magnifique récit d'une amitié exceptionnelle remplie de tendresse et d'affection que nous offre Henri Troyat. Un grand roman vécu à travers les yeux d'un enfant devant qui s'ouvre le long chemin d'une vie à ne pas rater. Cette dernière œuvre romanesque d'Henri Troyat, est un petit bijou de la littérature française qui offre le charme, la pudeur et le bagage d'émotions nécessaires aux récits authentiques. En outre, Henri Troyat écrit d'une main habile et sûre. Une agréable lecture donc, mais si brève que la magie du monde de l'enfance prend fin beaucoup trop rapidement.

Patrice Larivée

AVANT MOI
Julian Barnes
Trad. de l'anglais
par Michel Courtois-Fourcy
Denoël, 1991,
250 p.; 27,95 \$

Deux mots qui contiennent un drame: Avant moi. Qui as-tu aimé avant moi? Y en a-t-il eu plusieurs? Comment étaient-ils? Étaient-ils aussi bien que moi? Comment t'ont-ils aimée? Penses-tu encore à eux, surtout quant on fait l'amour? Jusque-là, presque tout le monde peut se reconnaître, à des degrés d'intensité variés. Mais quand la jalousie rétrospective commence à aller plus loin, que peut-il arriver? Surtout quand votre ex-épouse vous apprend avec à propos que votre seconde «légitime» a déjà fait du cinéma de série «B».



C'est ainsi que Julian Barnes fait insidieusement glisser dans les pires affres de la jalousie ce pauvre Graham que rien ne prédisposait apparemment aux grands chambardements émotifs. Dans son tweed universitaire et son corps blanc (et un peu mou, faut-il le préciser), notre misérable héros finira par perdre toute capacité de distinguer fantasmes et réalité. Il en viendra, par exemple, à ne plus être capable de voir un lave-auto sans faire une crise. Et que dire des conditions dans lesquelles il redécouvrira la masturbation..., sans en tirer tous les bénéfices thérapeutiques escomptés.

C'est probablement quand le drame s'habille d'humour qu'il est à son meilleur. Julian Barnes, en digne héritier de la tradition britannique, réussit particulièrement bien dans le genre: vous sourirez souvent, même dans les pires moments. Sans détails inutiles, avec un équilibre à toute épreuve et un sens de l'observation des comportements humains d'une justesse foudroyante, Julian Barnes nous mène jusqu'à l'inéluctable dénouement avec une sûreté digne des plus grands maîtres.

Denise Pelletier

peur de casser la narration des faits. Le narrateur n'a pas dix-sept ans. C'est un enfant encore dépendant, le fils d'un couple mal enraciné. Bon enfant qui comprend que les situations peuvent éclater, s'embraser, devenir folles. Son père a perdu le peu de dignité que le hasard (le destin?) lui avait consenti. Il part trois jours combattre des incendies, retrouver un semblant d'utilité. La mère doute. L'enfant raconte une tentative d'évasion (bovaryenne?). La désertion, ratée ici, n'était qu'un pauvre désir de stabilité, enfin.

Le thème de Ford est la question la plus difficile. Il dresse l'inventaire de divers échecs amoureux dont les conclusions sont ordinairement indicibles. Navrant pour tout le monde! Hors l'amour règne la folie... sans partage.

Jean Lefebvre

LA TRILOGIE DE JOE LEAPHORN
Tony Hillerman
Trad. de l'américain
par Danièle et Pierre Bondil
Rivages, 1991,
720 p.; 39,95 \$

Un grand nombre d'intellectuels lisent des romans policiers, plus ou moins en cachette. Ils n'ont pas à se cacher pour lire Tony Hillerman puisqu'on dit de lui qu'il est l'inventeur du polar ethnologique.

Cette trilogie met en scène le lieutenant Joe Leaphorn, officier de la police Navajo. Les crimes sont commis en territoire autochtone, aux confins de l'Arizona, de l'Utah, du Nouveau-Mexique et du Colorado.

Les romans de Tony Hillerman sont fascinants, à cause d'un glissement dans la logique habituelle du genre. Ici, les mobiles des crimes, autant que les méthodes des criminels et des policiers, sont modifiés par l'univers Navajo. Les mobiles peuvent relever de la recherche de l'harmonie universelle ou de son contraire, la sorcellerie. Les criminels peuvent faire appel à la magie. Le policier, formé à l'école des blancs, tente de ramener les faits dans le cadre de la rationalité propre à toutes les polices du monde. Ce faisant, il se place en position de porte-à-faux par rapport à sa culture d'origine. Une grande part de son énergie passe à soutenir cette tension. En nous identifiant à Joe Leaphorn, on voit la ratio-

UNE SAISON ARDENTE
Richard Ford
Trad. de l'américain
par Marie-Odile Fortier-Masek
De l'Olivier, 1991,
219 p.; 28,95 \$

Sérieux déménagement: Olivier Cohen, dégomme récemment de chez Payot, fonde ses propres éditions. Il conserve, fidélité rarissime dans le monde du livre, les droits d'un auteur dont, plus paradoxalement encore, le thème privilégié est celui de la rupture. Le traducteur ne suivra pas. Bryce Mathieussent passe le relais à Marie-Odile Fortier-Masek. Du coup, les États-Unis sont semés de F3 et de lycées. Un lecteur de rencontre soupçonnerait là un canular à la Vernon Sullivan. La magie demeure. Le décor n'est pas le propos.

Plus que jamais un langage blanc, presque somnambule. Émotions retenues comme de

nalité occidentale contestée dans sa capacité exclusive d'expliquer le monde et la vie. Voici donc une excellente initiation à l'œuvre de Tony Hillerman, à lire pour le dépaysement et pour en savoir plus sur les peuples autochtones du sud-ouest des États-Unis.

Robert Beauregard

LES JARDINS DE LUMIÈRE
Amin Maalouf
J.-C. Lattès, 1991,
338 p.; 34,95 \$

Avec ce troisième roman, Amin Maalouf prouve de façon péremptoire qu'il appartient à ce cénacle de «romanciers historiques» qui savent conjuguer érudition et art. Son œuvre qui traite surtout de la difficile relation entre l'intellectuel et le pouvoir politique ou religieux, nous dévoile «l'autre camp», cette partie de nous et de la civilisation occidentale qui, à force d'être refoulée est devenue notre envers: le Proche-Orient. Déjà son premier livre, un essai historique, portait un titre des plus révélateurs: *Les croisades vues*

par les Arabes. Dans *Léon l'Africain*, Hassan, un musulman converti de force au catholicisme, n'eut la vie sauve qu'à force de ruser avec sultans et papes. Dans *Samarcande*, le libre penseur Omar Khayyam devra maintes fois fuir pour échapper aux puissants qui veulent l'utiliser lui, son savoir et sa sagesse. Quant à Mani, le héros des *Jardins de lumière*, qui quitta une secte chrétienne pour fonder sa propre Église, il refusera et compromissions et fuite: les mages mazdéens, avec l'appui tacite d'un monarque velléitaire, le supplicieront à mort... ce qui n'est pas sans rappeler une pratique que les chrétiens connaissent bien.

Mani vécut de 216 à 274. À cette époque, la Mésopotamie était le théâtre d'une âpre lutte entre une Rome qui avait déjà amorcé son déclin et la dynastie perse des Sassanides en pleine ascension où, en plus, une multitude de religions et de sectes pullulaient. C'est dans un tel climat que Mani se sentit appelé à instaurer une religion universelle qui concilierait les enseignements de Jésus, de Bouddha et de Zoroastre, une religion syn-

crétique, mais aussi gnostique et dualiste. Le manichéisme se répandit rapidement dans tout le Proche-Orient et parvint à s'implanter en Europe et même en Chine. Par l'entremise de sectes en originant plus ou moins directement, il survécut jusqu'aux environs du XV^e siècle et un de ses rejetons les plus célèbres fut le catharisme. Mais ça, c'est une autre histoire! Et celle-là, Henri Gougaud a entrepris de nous la raconter.

Maurice Pouliot

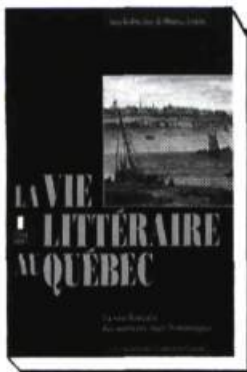
DIEU ET NOUS SEULS POUVONS
Michel Folco
Seuil, 1991,
319 p.; 29,95 \$

Place au soleil ou Place de Grèves? On a l'avenir contingent. À Bellerocaille, dans l'Aveyron, naquit (et pas spontanément) une dynastie de bourreaux qui allait, plus tard, être menacée de disparition pour cause de centralisation. Paris sera toujours Paris! Deibler reste en mémoire de quelques-uns. Les Pibrac, huit générations,

chercheront (et trouveront) l'adoubement des temps modernes jusqu'à la définitive mise au rancart de la Veuve par ses célibataires-mêmes. Grand écart donc entre l'histoire de ce pseudo-Pibrac et le dernier des habitués du nom et de la réputation. Promesse d'un grand feuilleton drôlatique et très documenté sur une espèce de paria qui s'adjoint les flics et les croque-morts sans oublier, plus éphémères, les garçons-bou-chers.

Si l'été n'était passé, on vous le fourguerait pour la plage. A moins d'analphabétisme, vous n'y passerez pas l'hiver. Vite lu. Inoubliable pourtant. On ne poussera pas trop l'auteur pour pas le faire trébucher. Patience! Le ficelage de tels saucissons, telle la rosette de Lyon, ne souffre pas de cordes trop grosses et il faut bien affûter la lame en biseau, en guillotine, pour obtenir de belles tranches minces et huileuses à souhait. Il ne s'agit pas de ballotine! Voilà le malheur d'être né trop tôt! (Re-) lisez donc vos classiques en attendant!

Jean Lefebvre



UN LIVRE À DÉCOUVRIR...

Sous la direction de Maurice LEMIRE

La vie littéraire au Québec

Tome I. 1764-1805

La voix française des nouveaux sujets britanniques

BON DE COMMANDE	
La vie littéraire au Québec à 45\$ chacun	Date _____
_____ exemplaire(s)	<input type="checkbox"/> Paiement ci-joint (chèque ou mandat) _____ \$
Port et manutention 3,00 \$	<input type="checkbox"/> MASTER CARD n° <input type="checkbox"/> VISA n° _____
Sous-total _____	Date d'expiration de ma carte de crédit _____
TPS (7%) _____	Signature _____ Tél.: _____
Total _____	Nom (en majuscules) _____
	Adresse _____

Premier d'une série, ce volume nous fait connaître les infrastructures qui suscitent l'émergence d'une écriture publique au Québec. D'une approche originale, cette histoire n'est pas organisée principalement autour des œuvres ou des auteurs; elle tente plutôt de cerner le fait littéraire par l'analyse du processus de production et de réception des œuvres.

xx-500 pages, 35 illustrations, **45 \$**

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Cité universitaire
Sainte-Foy, Québec
Canada G1K 7P4
Tél. (418) 656 5106
Télé. (418) 656 3476